

**LA MEDITERRANEE DANS
L'IMAGINAIRE
DE NOTRE TEMPS**

par Jean ONIMUS

Prenons garde ! Il s'agit de l'imaginaire, nullement, bien entendu, d'une réalité objective. Mais l'imaginaire, individuel et collectif, pèse souvent plus lourd dans l'Histoire que les faits qu'enregistre la science. Nous projetons dans le réel nos désirs, nos rêves et réciproquement le réel sert de support à nos besoins psychiques : nous nous fabriquons ainsi une réalité intermédiaire sur laquelle nous fondons nos jugements et notre conduite.. Il faut donc admettre que l'imaginaire n'est pas nécessairement frivole. C'est au contraire tout ce qu'il y a en nous de plus profondément vécu, la source de nos idées (de nos préjugés) et de nos comportements.

C'est ainsi que l'homme de la Méditerranée a constitué à travers l'histoire, pour "lui-même et pour les étrangers, un certain type ou stéréotype, un modèle mal délimité, assez contradictoire, porteur de toutes sortes de rêves et de fantasmes, mais suffisamment cohérent malgré tout pour former une sorte d'"essence concrète" qu'on peut vivre, qu'on reconnaît, qu'on peut même classer dans des catégories.

Il est évident que le support de l'imaginaire est avant tout la littérature qui délimite, anime, incarne et projette au dehors ce genre de type ; sans elle il ne serait que vaguement ressenti. On saisit d'emblée ce nuage complexe d'approximations et de renforcements dans un texte de Camus inséré dans le programme de sa revue Rivage, qu'il tentait de lancer à Alger, en 1938, avec Gabriel Audisio :

"De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie. Au coeur de cet être innombrable doit dormir un être plus secret puisqu'il suffit à tous. C'est cet être nourri de ciel et de mer, devant la Méditerranée fumant sous le soleil, que nous visons à ressusciter" (1)

On surprend ici la mise au monde d'un fantasme : cet être, cette entité n'est qu'un rêve qui donnerait à sourire aux ethnologues, mais la création imaginaire des écrivains s'impose et met au monde de puissantes fictions. Citons encore Camus :

"Les hommes qui hurlent dans les cafés chantants d'Espagne, ceux qui errent sur le port de Gênes, sur les quais de Marseille, la race curieuse et forte qui vit sur nos côtes d'Algérie sont sortis de la même famille. Lorsqu'on voyage en Europe, si on redescend vers l'Italie ou la Provence, c'est avec un soupir de soulagement que l'on retrouve cette vie forte et colorée" (2)

Pour les Anciens, la Méditerranée était le centre de la civilisation, environné de tous côtés par des peuples barbares, des terres inconnues, des empires impénétrables : elle était le nombril du monde, Mare nostrum. A la fin du XVIIIe siècle cette mer est devenue pour les artistes et les poètes un rêve esthétique et moral, surtout en Allemagne. Que l'on songe à Hölderlin, à son roman Hyperion, au grand poème Archipelagus, etc : pour lui, la patrie de la beauté, du bonheur et des dieux c'est la Grèce. Que l'on songe aussi au Wilhelm Meister de Goethe, avec la célébration de l'Italie (le chant de Mignon). Puis ce fut le Philhellénisme, Byron à Missolonghi et les voyages romantiques : Lamartine dans le Proche-Orient (1831), Gauthier en Espagne, Flaubert et Nerval en Egypte et au Liban, Musset chanteur de l'Italie et de la Grèce (Nuit de Mai). Enfin Barrés découvreur du Liban, etc.

De nos jours les auteurs "méditerranéens" sont innombrables. Citons les Inspirations méditerranéennes de Valéry (conférence prononcée en 1933, Noces de Camus, les Inspirations méditerranéennes que publie à son tour Jean Grenier en 1942 avec Jeunesse de la

Méditerranée (un recueil d'essais), l'oeuvre de Bosco qui concerne l'Afrique du Nord et la Provence. Enfin le Niçois Le Clezio que j'aurai souvent l'occasion de citer.

Nous allons suivre un parcours allant de la mesure vers l'illimité. Il n'y a pas lieu de s'étonner de telles contradictions. Les mythes sont toujours ambivalents parce qu'ils sont organiques, vivants, donc infiniment complexes : ce ne sont pas des productions de l'intellect. Nous irons ainsi des aspects bénéfiques de la Méditerranée à certains pouvoirs destructeurs, dissolvants.

Il y a, semble-t-il, trois aspects positifs. Et d'abord une certaine philosophie de la vie.

UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE

Il existe, paraît-il, une "pensée du Midi" qui induit un comportement intellectuel, voire une philosophie, une métaphysique et une ontologie - Pour bien saisir cette orientation fondamentale, ce "paradigme", il faudrait lui opposer la pensée "nordique".

Celle-ci, pour l'essentiel, pousse à l'intériorisation. La base de la vérité n'est pas située au dehors, mais dans l'intérieur des consciences. Le modèle initial en est le cartésianisme : l'évidence première est en moi. Ce n'est pas un fait observable, c'est une idée, une abstraction qui est à la base de toute connaissance vraie. Plus proche de nous, mais dans la perspective des philosophies de l'esprit qui ont dominé depuis trois siècles, Sartre confine sa recherche de l'Être dans l'analyse du "pour soi", c'est-à-dire de la conscience. De même, dans le domaine mystique, le comportement des moines d'Occident se fonde sur le retrait, le recueillement dans ce que saint Jean de la Croix appelle la nuit des sens : un refus de contempler le monde et d'y participer. Or l'intériorité est le lieu de la confusion, de l'insaisissable, du changement. A moins de se contenter d'abstractions claires et distinctes mais vides, la quête intime s'installe vite dans l'inquiétude, l'insatisfaction, les désirs illimités et, donc, la mélancolie. L'existentialisme allemand et français est triste ; son thème de départ est l'angoisse. Exister c'est constater le vide et prendre peur.

La conscience retournée sur elle-même ne peut être heureuse et son malaise secrète le sentiment de l'absurde ou, dans les moins mauvais cas, du tragique.

Il en résulte deux comportements typiquement nordiques. D'abord le goût du dépouillement : une certaine austérité ou "désincarnation". Le monde extérieur n'est qu'illusion et tentation ; le corps est méprisable ; les sensations physiques détournent de l'essentiel. "Le protestantisme, écrit assez lucidement Camus, est à proprement parler le catholicisme arraché à la Méditerranée" (3). On y constate en tout cas le refus des manifestations exubérantes et des liturgies spectaculaires ; l'essentiel est la bonne conscience et la bonne intention. La religion se ramène au dialogue direct avec l'intime de l'intime, c'est-à-dire Dieu. Piété toute subjective, intériorisée à l'extrême. Aussi le sentiment de la nature est-il souvent mal vu : une dissipation ! Et l'on se souvient de la nausée qui saisit le héros de Sartre en présence d'une belle racine de marronnier, trop vivante, cyniquement vivante, à son goût.

Second comportement typique : le parti pris acharné de travail. Puisque le monde est mauvais il faut le transformer. Max Weber a montré, dans son célèbre ouvrage de 1904 L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme, les liens entre le protestantisme et l'esprit faustien. Tous deux correspondant assez bien à la frontière entre les pays du "nord" et ceux du

midi. Au nord on veut maîtriser la nature afin de l'exploiter ; il faut donc développer sciences et techniques ; il faut rationaliser le monde à notre usage.

En face la pensée méditerranéenne forme un ensemble, une "structure" en parfaite opposition. Là, pour trouver le réel, le vrai, on se tourne vers le monde extérieur. Ainsi les premiers penseurs de la Grèce furent des "physiciens", intéressés, non par leur vie intime, mais par le jeu des éléments qui forment l'univers. Penseurs extravertis, pour qui la nature est raison et le monde un *kosmos* ordonné dont les sphères célestes célèbrent l'harmonie. Le stoïcisme a fondé sa dure sagesse sur cette raison universelle : obéir, non se révolter car l'Être nous enveloppe. Même pour Platon les idées sont des essences concrètes dont nous gardons le vague souvenir et qui subsistent hors de nous. Voici comment -en parfait méditerranéen- Paul Valéry décrit la genèse de l'idée la plus abstraite qui soit (celle que Descartes découvre au premier éveil de sa conscience) l'idée d'Être :

"Comment put naître une pensée philosophique ? Transportez-vous au bord de quelque mer merveilleusement éclairée. Là les ingrédients sensibles, les éléments (ou les aliments) de l'état d'âme au sein duquel va germer la pensée la plus générale, la question la plus compréhensive sont réunis : de la lumière et de l'étendue, du loisir et du rythme, des transparences et de la profondeur... Tous les attributs de la connaissance" (4).

Il n'est question dans ce texte que de lumière, d'ingrédients sensibles, d'aliments, c'est-à-dire de sensations organiques, ce que Descartes méprise sous le nom d'étendue. L'opposition irréductible entre la pensée et l'étendue s'efface. La pensée émane du spectacle du monde comme une expérience concrète qui s'élargit et se complexifie de désirs, de tromismes, etc. Rimbaud (un nordique pourtant !) a dit cela en vingt syllabes :

*Elle est retrouvée
Quoi ?
L'éternité
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

L'Un n'est pas une abstraction ! L'Un est dans la nature et particulièrement dans la mer :

*O mer inséparable
O mer pleinement conciliée (5)*

chante Saint-John Perse, et avant lui Claudel :

L'eau toujours s'en vient retrouver l'eau (6).

L'Un c'est une totalité vécue, poétiquement ressentie. La contemplation de la mer immobile sous le soleil nous arrache au monde du multiple, nous projette dans une réalité supérieure dont nous avons vaguement la nostalgie : "La mer efface les choses de la terre" (7), nous dit Le Clezio.

Avec elle on se nettoie des poussières du contingent, on pénètre tout vivant dans le temple de l'Immobile. Ou plutôt on comprend comment le multiple étincellement peut se fondre dans l'unité ; une haute leçon métaphysique !

Mais dans nos régions il n'y a pas que la mer : il y a aussi le soleil, véritable fondement des métaphysiques de l'Être et des monothéismes. La pensée du midi est (dirait Gilbert Durand) (8) de régime diurne. Elle s'égaré dans l'opacité de la nuit : pour elle le soleil est la source de la vie, le garant des certitudes, l'aliment de l'optimisme, l'axe du retour éternel. A l'instant de mourir les Anciens se tournaient vers le père de toutes choses et lui disaient adieu ; ils l'appelaient l'invaincu et l'invoquaient dans les moments de détresse ; maintenant encore, sa lumière console et rend le courage de vivre : "au centre de mon âme il y a un soleil invincible" (9), disait Camus à Gabriel d'Aubarède. Ainsi l'éveil de la conscience, la morale, la philosophie de l'Être, tout émane ici non d'un retrait mais d'une participation, d'une communion avec les puissances cosmiques : c'est la nature qui délivre, soulage l'inquiétude, dispense des certitudes et propose même une sagesse. Plus besoin de grâce divine et de salut, le péché s'évapore dans la lumière : il suffit de vivre à l'image d'un monde ordonné et beau.

"Pourquoi carier d'angoisse, demande Le Clezio, de peur, de laideur "Il y a tant de beauté ici, à chaque instant, dans le ciel, sur les rochers, dans l'herbe, à la surface de la mer. Il y a tant de magique beauté" (10)

Chez le méditerranéen la fièvre de changement, de nouveauté, de dépassement est très atténuée. A quoi bon chercher autre chose si tout est là, à portée de la main ? "A Paris on peut avoir la nostalgie de l'espace... Ici, affirme Camus, l'homme est comblé et assuré de ses désirs" (11). Et dans ce même livre, Noces, tout ruisselant du bonheur de vivre, on trouve ces lyriques énumérations :

"La baie, le soleil, les terrasses vers la mer, les fleurs et les stades, les stades, les filles aux jambes fraîches, on est bien au soleil. , la course des jeunes gens sur les plages de la Méditerranée rejoint les gestes magnifiques des athlètes de Delos" (12).

Après les angoisses de la guerre Camus écrit encore :

"Dans les pires années de notre folie, le souvenir de ce ciel ne m'avait jamais quitté. C'était lui qui, pour finir, m'avait empêché de désespérer" (13).

Par contre, c'est au contact de la pensée nordique que s'est développée chez Camus la hantise de l'Absurde. Il a lu le livre terrible de Chestov sur Kierkegaard et cette lecture l'a profondément marqué. Pour le méditerranéen, le salut -et la foi- ne supposent pas un déchirement, ni ce passage par le vide que décrit Kierkegaard : la transcendance est à portée du regard, l'infini, l'inaltérable sont là, dans l'horizon marin.

Cette énorme divergence entre Nord et Sud a divisé l'Occident en deux versants dont les relations antagonistes mais complémentaires ont fait la richesse et la fécondité créatrice. Goethe avait profondément senti cela et dans son Faust il avait rêvé d'un mariage entre l'Hélène grecque et le Faust germanique. Hélène c'est la beauté, l'harmonie physique et morale, la sagesse heureuse ; Faust c'est une fièvre de renouvellement, une impatience des limites, le besoin de transformer l'existence. Hélas, leur fils Euphorion n'aura qu'une existence éphémère, comme s'il était impossible de marier ces deux comportements, pourtant si spécifiquement humains : le désir de changer la vie en maîtrisant la nature, et la jouissance de l'harmonie naturelle du monde. Qu'est-ce, en effet, que le "bonheur d'Hélène" ? C'est une sagesse fondée sur le sens du beau : au lieu de transformer le monde, vivre à son image, parce

qu'elle rayonne le bonheur ; au lieu de vouloir changer, participer de tout son être à ce qui s'offre à vous. Écoutons encore Le Clezio :

"La beauté est donnée. Et je suis dans la beauté immédiate. Je vois le ciel, La mer bleu clair, et l'eau violette à l'horizon. Tout est là dans le bleu profond du réel, dans la plénitude de la lumière. Devant moi, la mer est immense. Je ne peux imaginer de frontières. Le langage des hommes, les émotions, les souffrances où sont-ils ? Il n'y a rien ici. Il y a l'espace, la mer, le ciel... Vivre avec l'image de cette beauté : c'est cela que je voudrais savoir faire. La netteté de ce pays, la transparence, la profondeur et le miracle de cette rencontre de l'eau, de la pierre et de la lumière : voilà la seule connaissance, la première morale" (18).

Cette sagesse peut paraître intellectuellement courte : en fait elle est vitale et profonde, organique, complexe car elle touche l'être tout entier : mesure-t-on bien tout ce qu'implique une telle réconciliation avec l'existence ? Exaltation du corps et des sens ? Oui, mais plus encore : dilatation de l'esprit, respiration profonde de l'âme dans la joie de vivre. "Le monde est beau, s'écrie Camus, et hors de lui point de salut" (15). Tout se résume dans ce oui libérateur (aux antipodes des refus faustiens) : "Le monde est beau et tout est là. Dans la lumière du monde reste notre dernier amour" (16). Ainsi s'achève le livre où Camus décrivait tous les aspects successifs de la révolte humaine : il s'achève sur une acceptation.

Depuis le romantisme les pays du midi ont polarisé une nostalgie : celle qui travaille en profondeur l'âme humaine, la nostalgie d'une plénitude, d'un accomplissement qui pourrait saturer les désirs. A Tipasa, à midi. Camus a senti son âme se rassasier :

"Je regardais la mer qui, qui à cette heure, se soulevait à peine d'un mouvement apaisé et je rassasiais les deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche ; je veux dire aimer et admirer... Je découvrais à Tipasa qu'il fallait garder intactes en soi une fraîcheur, une source de joie... Je retrouvais ici l'ancienne beauté" (17).

Et deux fois, dans Noces, Camus, pour désigner la Méditerranée, parle en effet de la patrie de l'âme. "Oui, dit-il, c'est là-bas qu'il nous faut retourner. Cette union que souhaitait Plotin, quoi d'étrange de la retrouver sur la terre ? L'Unité s'exprime ici en termes de soleil et de mer" (18).

Plotin ne cherchait-il pas l'unité dans une sorte d'extase dans la lumière intelligible ? De cette extase, la lumière du soleil nous donne l'expérience sensible : les assises du paradis néo-platonicien (ce "là-bas" dont rêvaient les philosophes mystiques) sont ici, en ces lieux où l'âme, loin de se sentir en exil, découvre sa parenté avec le monde. Au lieu d'être une lutte titanessque et sans merci menée contre l'ordre des choses, l'Histoire, ici, change de nature et devient un accord. L'âme, étonnée, se retrouve chez elle, dans un milieu qui lui ressemble. Ce n'est plus un chaos, l'empire du mal, où l'absurde défilé des contingences : c'est, au contraire, le terrain où s'enracine et puise sa sève toute métaphysique. Écoutez Valéry :

" Ce ciel cette mer, ce soleil... ont suggéré aux esprits contemplatifs ces notions d'infini, de profondeur de connaissance, d'univers... dont je vois l'origine très simple dans la présence d'une lumière, d'une étendue, d'une mobilité surabondante, dont l'impression est toute de majesté et de toute puissance et parfois de caprice supérieur, de colère sublime, de désordre des éléments qui s'achèvera toujours en triomphe et en résurrection de la lumière et de la paix" (19).

LA PERSONNE HUMAINE

La Méditerranée inspire donc une philosophie de la vie, une sagesse, une morale, une métaphysique. Mais, bien plus encore, elle a procuré à l'humanité une certaine idée de la personne humaine -et cela touche de très près notre vie quotidienne, telle qu'elle tend à s'instaurer dans les pays civilisés. Elle nous a aidé à prendre conscience des droits et pouvoirs de l'individu, et, d'autre part, elle a ouvert sur le monde, double mouvement centripète et centrifuge, mouvements complémentaires car la fermeture sur soi produit l'individualisme si elle n'est accompagnée de la découverte des autres.

L'AUTO-SUFFISANCE

Mais avant de s'ouvrir il faut d'abord exister. Or il est bien connu que les côtes très découpées de la Méditerranée favorisent les petites communautés farouchement indépendantes et attachées à leur liberté. Ce n'est pas vrai seulement de la Grèce et des côtes de l'Asie Mineure. A Deya, par exemple, sur la côte nord de Majorque, le géographe Deffontaines, qui y possédait une maison, se plaisait à décrire la "marine" formée de quatre ou cinq maisons. Type parfait d'habitat méditerranéen : une barque sur la plage, des filets de pêche, une vigne, des figuiers, des oliviers, quelques jardins et terres de culture ; plus haut, un bois de chênes verts ; quelques moutons, un poulailler. Que demander de plus ? Vivre ainsi donne de l'assurance, on prend conscience de sa force, on n'a besoin de personne : la variété des occupations (qui fait d'un même homme un pêcheur, un éleveur, un vigneron, un moissonneur, etc.) ouvre les sens, élargit l'expérience, et satisfait l'esprit. Dans ce cadre limité l'individualisme prospère et avec lui la conscience de soi. On voit poindre une "civilisation de la calanque", à l'opposé de celle des grandes plaines illimitées où les Empires se fondent en une masse indistincte et asservie. La Méditerranée enfante ainsi les peuples de la liberté, conscients chacun de leur différence propre, de leur histoire, de leurs traditions et de leurs droits.

L'OUVERTURE SUR LE MONDE

L'autosuffisance risque de favoriser des conduites de fermeture et de refus : mais heureusement la calanque ouvre sur une mer qui invite au voyage. Ce n'est pas la mer hostile, redoutable, dont la houle sauvage interdit l'accès : c'est une mer humanisée, familière, qui s'enfonce dans les terres, qui vient à vous avec ses vagues caressantes et tentatrices.

Alors à l'autonomie personnelle se superpose le goût des voyages et cette autre liberté, plus exaltante encore, celle de la mobilité. A travers cette mer fermée mais vaste on peut ouvrir des chemins familiers vers les autres par l'échange, le troc, le commerce. De là vient ce sentiment de solitude et d'exil qu'éprouve le méditerranéen quand il s'enfonce au coeur d'un continent et qu'il perd la mer de vue. Que l'on songe au cri de délivrance que poussèrent les Dix Mille (d'après Xénophon) quand, après des mois d'errance sur les plateaux d'Anatolie, ils aperçurent enfin la mer, la mer libératrice.

*"O mer sans régence ni tutelle, mer sans arbitre ni conseil.
mer sans gardes ni clôtures,
O mer ouverte, mer de fête. " (20)*

Ainsi psalmodie Saint-John Perse. Et quelle exubérance chez le petit Daniel, de Le Clezio quand pour la première fois il découvre une plage ! "Il y avait si longtemps qu'il

pensait à toute cette eau libre, sans frontières" (21). "Mer de fête", dit Saint-John Perse, parce qu'elle semble lever les obstacles, les limites et toutes les contraintes. Près d'elle l'homme cesse de regarder la terre : il porte les yeux sur un horizon sans fin. Camus exprime cela d'un mot : "La mer nous lave et nous rassasie dans ses sillons stériles. Elle nous libère et nous tient debout" (22). Les riverains de cette mer vont, tout naturellement, former des peuples "debout", impatients du joug, quel qu'il soit.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

La facilité des voyages intensifie les relations commerciales et celles-ci, à leur tour, développent (par effet d'exportation) les industries locales. Mais surtout les voyages permettent les comparaisons et donnent le sens de la relativité. Les échanges d'idées, les confrontations entre les techniques élargissent et fécondent les esprits, suscitent l'esprit critique et la réflexion créatrice, affinent le goût, ouvrent la voie aux "grandes questions" et à la philosophie ; la vie sédentaire et l'esprit de clocher s'installent au contraire dans la stagnation. Aussi la Méditerranée, comme du reste toutes les mers fermées (cf. la mer de Chine) a-t-elle été un intense foyer de civilisation. Il faut lire à ce sujet les pages inspirées que Valéry consacre, dans Variété, à la Méditerranée. Elles annoncent et condensent le grand livre de Braudel :

"La nature méditerranéenne, les ressources qu'elle offrait les relations qu'elle a déterminées ou imposées, sont à l'origine de l'étonnante transformation psychologique et technique qui, en peu de siècles, a si profondément distingué les Européens du reste des hommes. Ce sont les Méditerranéens qui ont engagé le genre humain dans cette manière d'aventure extraordinaire que nous vivons, dont nul ne peut prévoir les développements. " (23).

Comme si la Méditerranée s'était trouvée être, dans le processus de l'Evolution, un relais essentiel, point de départ d'une avancée décisive pour l'humanité.

LA MESURE ET LE SENS DES LIMITES

Sur le plan de l'imaginaire, la mer s'oppose radicalement à l'océan. L'un écrase par son immensité, terrorise par ses fureurs, donne à rêver d'inaccessibles rivages, des transcendances infinies. Il accueille le fantastique, l'irréel et se peuple de monstres. L'autre reste en relations avec des paysages limités et une altérité accessible : elle ne nous sépare pas du Tout Autre. Les riverains de la mer rêvent plus volontiers du possible que de l'impossible, du raisonnable que du déraisonnable : ils tirent de leur expérience une sagesse, une prudence, un sens de la mesure et beaucoup de méfiance pour tout ce qui est excessif. Leur morale (celle d'Aristote) prône le juste milieu. Les idéologies systématiques et totalitaires n'ont guère prise sur des esprits critiques mûris par l'expérience des différences. Les intégrismes, les fondamentalismes, les fanatismes ne sont pas méditerranéens : ils viennent d'ailleurs. Tout parti pris exclusif est marqué de sottise. L'Hybris (ce qui dépasse la mesure) est un péché contre l'ordre, que punit tôt ou tard la Némésis, la vengeance des justes dieux. Camus s'est efforcé de dire cela dans un poème (le seul qu'il ait écrit, à ma connaissance) et qui n'est d'ailleurs pas une réussite :

*"Vie latine qui connaît ses limites
Rassurant passé ! O Méditerranée
Le miracle de ton histoire
tu l'enfermas tout entier
Dans l'explosion de ton sourire
Ton monde est à notre mesure" (24)*

A la mesure de 'homme... qui aussitôt et tout naturellement se croit, avec Protagoras, la mesure de toute chose. Ainsi naît ce qu'on appellera plus tard l'humanisme qui n'est, en profondeur, que l'application, en tout domaine, du sens de la mesure. Celle-ci s'affirme dans la nature extérieure (qui est tempérée, avec une flore, une faune moyennes, sans exubérance excessive). Mais elle n'est pas offerte tout naturellement : c'est une conquête qui s'impose. Elle ne dépend pas seulement des moeurs et des lois mais d'une vertu primordiale, la prudence qui, à elle seule, évite très concrètement et au coup par coup que les vertus ne s'altèrent en vices. La prudence ne se laisse pas édicter : elle transcende les codes ; c'est un instinct, un art, un goût dont on hérite organiquement comme d'une expérience ancestrale.

On sait quel rôle la notion de limite a joué dans la pensée de Camus : il l'a tirée de sa culture gréco-latine :

"La pensée grecque s'est toujours retranchée sur l' idée de limites. Elle n'a rien poussé à bout, ni le sacré, ni la raison, parce qu'elle n'a rien nié ni le sacré ni la raison. Elle a fait la part de tout, équilibrant l'ombre par la lumière. Notre Europe, au contraire lancée à la conquête de la totalité, est fille de la Démesure" (25)

Camus introduisait d'ailleurs volontiers une différence entre le legs d'Athènes et la tradition de Rome. Il y a eu à Rome une démesure qui a consisté à mettre la force au service de la raison, au risque de disqualifier la raison. Le véritable esprit méditerranéen se limite, pour Camus, à l'aire hellénique : "La Méditerranée est la négation même de Rome et du génie latin" (26), déclare-t-il en 1937, influencé évidemment pas le climat anti-italien que développaient alors la montée du fascisme et la guerre d'Ethiopie. Plus tard, dans l'Homme Révolté (1951), Camus ne trouve de compensation à la nécessaire révolte de l'homme contre sa condition que dans ce qu'il appelle la "pensée de midi", qui est le sens des limites. On ne saurait, même pour défendre les meilleures causes, commettre des actes inhumains :

"Toute pensée, toute action qui dépasse un certain point se nie elle même car il y a une mesure des choses et de l'homme... La démesure passe aveuglément la frontière où les contraires s'équilibrent. Cette notion de limite ainsi comprise rejoint une valeur traditionnelle de la pensée grecque et méditerranéenne. . Cette notion, de même que les notions mitoyennes de nature et de beauté, est systématiquement ignorée par l'idéologie européenne.. Je ne dresse pas la Méditerranée contre l'Europe mais j'affirme que celle-ci a assez prouvé qu'elle ne peut se passer de celle-là" (27)

La vraie civilisation, celle qui a une portée universelle parce qu'elle se fonde sur des principes indiscutables, est à ce prix.

Mais alors comment le christianisme, doctrine absolue, exigeante, d'origine sémitique, peut-il s'incarner en Méditerranée ? Même question pour le marxisme, doctrine non moins totalitaire et intolérante. Camus explique que la Méditerranée a "plotinisé" le christianisme en

le débarrassant de son hybris d'origine. L'islam de même s'est hellénisé autour de la Méditerranée, acquérant cette rare vertu de tolérance et d'ouverture qui caractérise les grands philosophes de l'Espagne maure. Quant au marxisme, c'est sur ce point précis que s'est produite la rupture entre Camus et Sartre : celui-ci (un homme du Nord) !> n'admettait pas les réticences de Camus devant les exigences radicales (parfois sanglantes) de la révolution, si juste soi-elle. Camus rêvait déjà d'un socialisme "à visage humain" :

"Le conflit profond de ce siècle, écrit-il, s'établit entre la pensée du Nord et la tradition méditerranéenne, il y a une exigence invincible de la nature humaine dont la Méditerranée garde le secret. L'Europe n'a jamais été que dans une lutte entre midi et minuit" (28)

Mais autant "minuit" donne le vertige et plonge dans l'illimité, autant "midi" retient et stabilise les élans inconsidérés. L'homme est un être instable, inquiétant, sollicité par des aspirations à la fois contraires et insatiables, chez qui les idées les plus nobles, poussées trop loin, se transforment en démons dévastateurs ; l'esprit de la Méditerranée le protège à la fois des excès du coeur et des excès de la raison, de l'aventurisme romantique et des violences impitoyables d'une raison devenue folle ; c'est un esprit "réaliste", mûri par une longue histoire, attentif à se garder des insidieuses tentations de l'esprit et des débordements passionnels. Cela s'appelle d'un mot que les violences et les ambitions du monde actuel ont déconsidéré : cela s'appelle sagesse.

DEMESURE ?

L'ambivalence qui caractérise toutes les valeurs, même les plus hautes, n'épargne pas l'esprit méditerranéen. Il peut y avoir un excès même dans la mesure, un mauvais usage même de la sagesse... Paradoxalement, la patrie de l'humanisme peut quelquefois démobiliser l'homme, réduire l'envergure qui lui est naturelle, porter atteinte à ce qu'il y a en lui d'essentiel.

Elle peut, en effet, briser en lui cette impatience des limites, cette fièvre de l'absolu, ces désirs, sans limite tolérable, de savoir, de maîtriser la nature, d'instaurer le royaume de l'homme qui font la grandeur spécifique de l'espèce. Une dénaturation inacceptable, mais que, pourtant, non sans quelque étourderie, semble accepter Camus lorsqu'il dit qu'ici "l'homme est comblé et assuré de ses désirs" (29). Qui ne pressent les conséquences mortelles d'une telle saturation ?

Le sens de la mesure est intrinsèquement négatif : il est réducteur puisqu'il conduit à prôner des abandons, voire des trahisons, lorsque les voies dans lesquelles on s'est engagé conduisent à certains abus. Au reste, pour éviter ces à-coups, ne vaut-il pas mieux ne pas s'engager du tout, se tenir en retrait ? C'est le conseil de la prudence. Car comment incarner une valeur sans risquer de se salir les mains et de dépasser la mesure ? Ce sont justement les difficultés qu'a rencontrées Camus : l'esprit de mesure est mal vu des militants de tout bord, il se dévalorise vite dans la grisaille des doutes et des hésitations. Suspect à tous, il porte atteinte à la confiance des amis, à la rectitude d'une conduite. Mais plus que tout il met une sourdine aux plus nobles élans de l'esprit et du coeur. Si un tel esprit guidait tous ses pas, l'humanité ne progresserait qu'à pas timides, ou plutôt stagnerait. Il y a donc une sorte de démesure dans la mesure même lorsqu'on veut exactement lui obéir en écartant toute espèce de risque d'aventure. Heureusement les méditerranéens sont trop sages pour être tombés dans ce paradoxal excès.

Mais il en reste un autre -qui lui est apparenté- c'est la tendance à s'abandonner dans le confort physique et moral que procurent des climats trop heureux, trop bénis par le ciel... On se laisse aller, on reçoit béatement le soleil, on endort en soi la vie. La jeune tchèque Martha, dans la pièce de Camus *Le Malentendu*, rêve des pays du Sud, mais elle en rêve par désespoir de vivre :

"J'ai lu dans un livre que le soleil là-bas mangeait jusqu'aux âmes et qu'il faisait des corps resplendissants mais vidés par l'intérieur. J'ai hâte de trouver ce pays où le soleil tue les questions".

Désir ambigu, qui est, au fond, un désir de mort. Désir d'une vie purement physique, coma spirituel, renoncement à penser, à réfléchir : "on vit près du corps et par le corps" (30).

Cette torpeur de l'âme et de l'esprit, cette inertie dans un absolu devenu sensible, Paul Valéry l'a éprouvée lui aussi dans l'éclat de Midi au Cimetière marin de Sète. Douceur absolue, que l'on savoure comme une sieste, à l'heure de la sieste. Un absolu qui endort, qui éloigne de la vie et qu'il faut rompre pour rentrer dans l'action :

"Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre"

Lors d'une visite à Mallarmé, dans sa propriété de Valvins, le 14 juillet 1898, par une journée d'intense chaleur et de lumière, Valéry fit cette expérience d'une plénitude négative :

"Au soleil dans l'immense forte du ciel pur, je rêvais d'une enceinte incandescente où rien ne dure, mais où rien ne cesse. Comme si la destruction elle-même se détruisît à peine accomplie. Je perdais le sens de la différence de l'être et du non-être..." (31).

Dans l'éblouissement du soleil l'esprit s'absente ou s'endort.

"La grandeur, constate de son côté Le Clezio, l'intensité de la mer... la force du ciel clair, l'extrême tension de l'horizon, c'est tout cela qui me nie, m'expose, m'éparpille" (32).

Désintégration de la vie active, effacement du désir, béatitude soporifique : voilà l'autre versant de la joie de vivre méridionale. On dirait alors que la Méditerranée incite à la paresse : songeons aux "lazzaroni" qui, de Naples à l'Afrique du Nord, de l'Espagne à la Provence rêvassent à longueur de journée, à la tiédeur du soleil, à l'abri du vent. Tel ce jeune Mondo de Le Clezio, qui reste perpétuellement allongé sur un brise-lames à "regarder les étincelles sur la mer et à écouter le bruit des vagues" (33). Il y a aussi, dans le même livre, la fugue buissonnière de Lullaby couchée sur les roches brûlantes du Cap de Nice :

"Le soleil brûlait avec force dans le ciel. Les rochers blancs étincelaient et l'écume éblouissait comme la neige. On Était heureux ici. On n'attendait rien, on n'avait plus besoin de personne" (34)

Bonheurs tout négatifs, aux limites de l'inconscience. Ne reste alors que ce "pur sentiment d'exister" dont parlait Rousseau à propos de ses dérives sur le lac de Bièvre. On flotte entre le tout et le rien. Le monde s'éloigne, s'estompe. On s'endormirait tout de bon sans la présence précaire d'un "cogito" affaibli, expirant, tout à l'opposé de celui de Descartes et des philosophes de l'intériorité.

"Vivre transparent et léger, sans nom et sans personne. Vivre de cette lumière comme si je n'avais rien d'autre à faire qu'attendre sans impatience jusqu'à oublier même ce que j'attends" (35).

On a reconnu Le Clezio ; mais on reconnaît aussi la torpeur des corps nus sur les plages d'été. L'être humain se fond dans une matière universellement éblouissante, qui n'offre plus prise à l'action parce qu'elle absorbe toutes les différences et noie dans l'Unité sensible.

"Lullaby était pareille à un nuage. Elle se mélangeait à ce qui l'entourait. Elle était le vent, elle était le sel" (36).

Ainsi se rencontrent les extrêmes : le limité donne lieu à l'illimité, l'humain s'ouvre sur l'inhumain, le relatif débouche sur l'absolu, la mesure éclate en démesure...

Mais on peut encore aller plus loin : ces pays heureux sont aussi des pays tragiques car ils donnent à penser le néant. Barrés l'avait déjà éprouvé en Espagne et à Venise : "Du Sang, de la Volupté et de la Mort". Même le chantre de la Méditerranée heureuse, Camus, parlera de la face noire et tragique du soleil :

"La Méditerranée a un tragique solaire qui n'est pas celui des larmes... On peut comprendre en ces lieux que si les Grecs ont touché au désespoir c'est toujours à travers la beauté et ce qu'elle a d'oppressant. Dans ce malheur doré la tragédie culmine" (37)

Toute intensité -celle du bonheur, de la lumière, de l'amour- donne à penser la finitude et le néant : la mort se rapproche quand s'exalte la vie. On dirait que la pureté des éléments, l'immensité de la mer, l'immobilité du ciel ont pour effet de nier la créature, de réduire à rien le contemplateur. On se trouve désincarné, désarmé dans un milieu trop ardent, qui vous exclut.

"Ce n'était pas des actions de grâce qui pouvaient me monter aux lèvres, mais ce nada qui n'a pu naître que devant des paysages écrasés de soleil... Ce qui me frappait ce n'était pas un "monde fait à la mesure de l'homme -mais qui se refermait sur l'homme... Ici je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. " (38).

Cette dernière phrase, écrite à l'occasion d'un retour à Tipasa, a de quoi surprendre : ne contredit-elle pas tout ce que Camus affirme par ailleurs ? Mais ne serait-elle pas l'expérience ultime, la plus profonde, celle qui, après tant d'émerveillements et de cris de bonheur, découvre l'indifférence, l'inhumaine froideur d'une Nature d'autant plus distante qu'elle est plus sereine ? Et Camus parle alors de "la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur" (39). L'illimité, qui est au fond de tout, reprend alors ses droits et l'homme, une fois de plus, se sent annihilé par un monde qui l'ignore.

Telles sont les dimensions oniriques contradictoires qu'inspire la Méditerranée. Une telle ambivalence montre bien qu'il s'agit d'une expérience profonde, presque élémentaire, dans laquelle nous projetons la complexité vivante de notre psychisme.

Cependant ce qui prédomine c'est l'exubérance, la joie de vivre avec un certain usage prudent du bonheur, ce que j'appellerai la justesse méditerranéenne, à distance de tous les excès. Une leçon de sagesse qui se traduit par un certain style de vie. La Méditerranée a porté

ceux qui ont vécu sur ses rivages à une sorte de point de perfection dans l'équilibre si instable des valeurs. Elle a fait mûrir une sorte de "race" qui n'a rien de biologique, une race toute spirituelle, "née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans la simplicité et -debout sur les plages- adresse son sourire complice au soleil éclatant de ses ciels" (40).

NOTES

- (1) CAMUS Essais, edit. Pléiade, p. 1331 (c'est la fin de Noces)
- (2) *ibid.* p. 1323
- (3) conférence sur la Nouvelle Culture méditerranéenne, 1937, Essais, édit. Pléiade, p. 1323
- (4) Oeuvres, t I, p. 1093, éd. Pléiade
- (5) Amers
- (6) Cinq grandes Odes, p. 49
- (7) Mondo, p. 77
- (8) cf. Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire
- (9) Essais, p. 1339, édit. Pléiade
- (10) L'Inconnu sur la terre, p. 310
- (11) Noces, p. 67
- (12) Noces, p. 68
- (13) L'Eté, p. 874
- (14) L'Inconnu sur la Terre, p. 135 et 137
- (15) Noces, p.87
- (16) Essais, éd. Pléiade, p. 708
- (17) Essais, éd. Pléiade, p. 873
- (18) Noces, p. 75
- (19) Oeuvres, t. I, p. 1093, éd. Pléiade
- (20) Amers, p. 154-156
- (21) Mondo, p. 159
- (22) Essais, éd. Pléiade, p. 886
- (23) Oeuvre, t. I, p. 1096, éd. Pléiade
- (24) Essais, p. 1208, éd. Pléiade
- (25) Essais, p. 853, éd. Pléiade
- (26) Essais, p. 1324, éd. Pléiade

- (27) Essais, p. 697 et p. 1710, éd. Pléiade
- (28) L'Homme révolté. Essais, éd. Pléiade, p. 703
- (29) Noces, p. 67
- (30) Noces, p. 72
- (31) Oeuvres, t. I, p. 633, éd. Pléiade
- (32) L'Inconnu sur la Terre, p. 135
- (33) Mondo, p. 17
- (34) Hondo, p. 78
- (35) L'Inconnu sur la Terre, p. 141
- (36) Mondo, p. 39
- (37) Essais, p. 853, éd. Pléiade
- (38) L'Envers et l'Endroit, p. 44 et Noces, p. 56
- (39) Noces, p. 56
- (40) Noces, p. 60